

BULLETINS

DE LA

SOCIÉTÉ DE BOTANIQUE

DE BELGIQUE.

1862. — N° 1.

Séance publique tenue le 6 juillet 1862, à Nieuport.

M. Du Mortier, président.
M. Piré, secrétaire.

Sont présents : MM. Baguet, Bommer, Coemans, Coomans, Coigneaux, Crepin, Determe, Laboulle, Malaise, Martens fils, Martinis, Muller, Schram, Thielens, Van Bambeke, Westendorp, *membres effectifs.*

COMMUNICATIONS ET LECTURES.

Discours sur les services rendus par les Belges à la botanique; par M. B. Du Mortier.

Messieurs,

En inaugurant aujourd'hui la Société de botanique de Belgique, il vous paraîtra sans doute convenable de com-

mencer nos travaux par l'analyse rapide des œuvres de nos devanciers, et par l'exposé historique des services qu'ils ont rendus à la science dans l'intérêt de laquelle nous sommes ici rassemblés. Cette pensée vous la comprendrez, messieurs, car parler de ceux qui nous ont devancés dans la carrière de la botanique, faire l'éloge de ceux qui ont arraché les épines du sentier de Flore, pour ne nous y laisser cueillir que des fleurs, c'est avoir la mémoire du cœur et en parler le langage; citer ces grandes illustrations nationales, c'est donner à l'ardente jeunesse qui nous accompagne dans cette pérégrination scientifique, des exemples à suivre, des modèles à imiter. Assis aux bords de l'Océan dont les flots viennent se briser au pied de ces dunes que nous allons visiter, faisons taire un moment le murmure des vagues, faisons taire surtout notre impatience à parcourir ces côtes lointaines et à en étudier la végétation, pour écouter l'éloge des enfants de la patrie. Avant de tresser pour nous des couronnes, déposons une fleur sur la tombe de ceux qui ne sont plus.

C'est au seizième siècle, sous le règne de notre grand empereur Charles-Quint, que l'étude des sciences naturelles commença à devenir l'un des principaux ornements de l'intelligence humaine. Deux choses amenèrent ce résultat : la découverte de l'Amérique et des grandes Indes, et l'invention de l'imprimerie, qui, par la diffusion des travaux des écrivains, permit aux hommes de génie de ne plus penser pour eux seuls, mais de communiquer leur pensée à tous les peuples. Ce dut être un moment de bien grande avidité pour la curiosité de l'homme, que celui où s'offrit à ses regards, en même temps que la renaissance des œuvres de l'antiquité, la prodigieuse existence d'un monde

jusqu'alors inconnu, avec toutes les merveilles qu'il renferme, avec toutes les belles plantes qu'il produit. Dans l'humanité comme chez les individus, on observe des moments de surexcitation où tout porte à la nouveauté; c'est le signal d'une révolution dans les idées, l'indice d'une ère nouvelle dans la vie du monde : telle fut l'époque de la renaissance. Parcourez toutes les branches des connaissances humaines, partout vous voyez alors un besoin impérieux de transformation ou de création; l'humanité semble fatalement poussée vers le besoin d'innover: c'est une fermentation dans les esprits en toutes choses. Alors naît l'étude des plantes, et la botanique, qui jusque-là n'avait été qu'une simple branche de matière médicale, sort de nos jardins toute resplendissante et fleurie, revêtant la forme d'une science, devenant la plus belle, la plus aimable, la plus attrayante de toutes, car la botanique c'est le féminin des sciences.

A peine l'étude du règne végétal apparaît-elle, que d'abord la Belgique se présente avec quatre savants de premier ordre : Remacle Fuchs, Rembert Dodoens, Mathias de Lobel et Charles de l'Écluse, plus connu sous le nom de *Clusius.* Pour comprendre l'étendue des services que ces illustres savants vont rendre à la botanique, il faut se transporter à l'époque où ils vécurent, et voir ce qu'était avant eux la science dont ils vont jeter les fondements. Ouvrez l'*Hortus sanitatis* de Cuba, vous verrez qu'à la fin du quinzième siècle, la botanique n'était qu'une connaissance empirique des végétaux, dans lesquels, suivant l'expression de Lamarck, on ne considérait que la matière propre à faire des médecines ou des onguents, en abandonnant au vulgaire les beautés de l'étude des fleurs. Aussi, ne faut-il pas s'étonner si, à cette époque, tous les

écrivains traitant des plantes, n'étaient que des commentateurs de Dioscoride, de Théophraste ou des médecins arabes. Tous les auteurs de la première moitié du seizième siècle, Gaza, Brunnfels, Ruellius, Corda, Léonard Fuchs, Mathiole, ne sont encore que des commentateurs des anciens; Conrad Gesner lui-même, que Haller et les botanistes allemands représentent comme le fondateur de la botanique, se bornait, dans des ouvrages dépourvus d'importance, à transcrire Dioscoride, Théophraste et Pline. Haller, en parlant de l'histoire des plantes de cet auteur, est même forcé de le reconnaître (1). D'autre part, tous les botanistes de cette époque disposaient les plantes pêle-mêle, sans aucun ordre, et l'idée de les classer par grandes divisions leur était inconnue, à ce point que presque toujours ils les rangeaient par ordre alphabétique. Ainsi, en 1550, lorsque vont paraître les premiers ouvrages de Dodoens, la botanique ne consistait qu'à copier ou à commenter les écrivains grecs et romains, et aucun ordre méthodique ne venait classifier les plantes.

Le plus ancien des botanistes belges est Remacle Fuchs, natif de la ville de Limbourg près Verviers, médecin à Liége, puis chanoine de la cathédrale de Saint-Paul en cette ville. Ses premiers ouvrages parurent en 1541, l'année qui précéda la publication de ceux de son homonyme, Léonard Fuchs. Les ouvrages de botanique de Remacle sont aujourd'hui introuvables, et nous n'avons jamais pu les rencontrer. D'après le témoignage de Haller, Conrad Gesner les regarde comme une compilation, tandis que Valère

---

(1) *Breves descriptiones ex Graecis et Plinio collectae, additis etiam arabicis nominibus.* (Hall., *Bibl. bot.*, I, p. 287.)

André représente leur auteur comme éminent dans la science des végétaux : *Vir*, dit-il, *stirpium scientiâ praestans*. Tout ce que nous pouvons en dire, c'est que, à en juger par les titres de ses ouvrages (1), Remacle Fuchs dut s'occuper surtout de nomenclature, ce qui était le propre des botanistes de cette époque, qui tous, comme nous l'avons dit, ne faisaient que transcrire ou commenter les anciens. Cet état de choses continua jusqu'à l'arrivée de Dodoens, que nous n'hésitons pas à proclamer l'homme du seizième siècle qui a le plus contribué aux progrès de la botanique, le véritable réformateur de la science. Nous savons combien ce jugement diffère de celui porté par la plupart des auteurs de l'histoire de la botanique; nous avons donc à établir la vérité de cette opinion.

Rembert Dodoens naquit à Malines le 29 juin 1517, la même année que Conrad Gesner qu'on lui oppose en vain. Il fit ses études à l'université de Louvain, sous le professorat d'André Noot et de Léonard Willemaers, et passa ses licences en médecine le 10 septembre 1535, n'étant alors âgé que de dix-huit ans. Après avoir consacré dix années à parcourir la France, l'Italie, la Suisse et l'Allemagne pour se perfectionner dans ses études, Dodoens revint, en 1546, se fixer dans sa ville natale et y commença immédiatement ses publications. Son amour pour la botanique

---

(1) *Plantarum omnium, quarum hodie apud pharmacopolas usus est magis frequens, nomenclatura.* Ed. 1. Parisiis, 1541, in-8°; ed. 2. Venetiis, 1542, in-8°; ed. 3. Antverpiae, 1544, in-8°; ed. 4. Parisiis, 1544, in-12.

De Plantis antea ignotis, nunc studiosorum aliquot neotericorum summa diligentiâ inventis libellus. Venetiis, 1554; in-12.

De Herbarum notitiâ, naturâ, atque viribus, deque iis tum ratione, tum experientiâ investigandis dialogus. Antverpiae, 1544; in-16.

le portait à publier une histoire des plantes d'après un plan nouveau; mais la dépense nécessitée par les gravures était de nature à faire reculer l'imprimeur, lorsqu'un incident vint faciliter cette entreprise. Léonard Fuchs venait de publier ses commentaires sur l'histoire des plantes, où environ cinq cents espèces sont décrites et figurées; l'imprimeur Jean Loe d'Anvers acheta les gravures d'une petite édition, Dodoens y ajouta deux cents planches remplaçant en outre, par des figures nouvelles, les dessins les plus mauvais de Fuchs, et il put ainsi entreprendre la rédaction de son histoire des plantes. Dupetit-Thouars et Dezeimeris ont avancé que le texte du *Cruydboek* n'est qu'une traduction flamande de l'herbier de Léonard Fuchs; mais M. Van Meerbeeck, dans ses savantes recherches sur la vie et les ouvrages de Dodoens (1), a déjà fait remarquer avec raison que ce jugement est tellement contraire à la vérité que ces auteurs doivent l'avoir porté sans s'être donné la peine de comparer les textes. Ce sont les planches qui auront occasionné cette étrange erreur. Quant au texte de Dodoens, il est original et diffère totalement de celui de ses prédécesseurs.

Le *Cruydboek* était sous presse en 1551, comme son auteur nous l'apprend dans sa lettre à Gérard Van Veltwyck (2); mais il ne paraît pas qu'il ait été édité avant l'an 1554. Dodoens préluda à cette publication en en extrayant les planches qu'il mit au jour en 1552 et 1553 avec des

---

(1) *Recherches historiques et critiques sur la vie et les ouvrages de Rembert Dodoens.* Malines, 1841; 1 vol. in-8°.

(2) « Selegi ex nostro opere vernaculo sermone de Stirpium historiâ conscripto, quod sex libris absolutum jam sub incude est. Dod. in Ep. ad Veltw. » (Ap., *Frag. hist.*)

notes; enfin, après un retard de trois années dont la cause est inconnue, le *Cruydboek* parut en 1554. Le succès de cet ouvrage fut immense. Bientôt une traduction française par Clusius, plusieurs éditions flamandes et cinq éditions d'une traduction anglaise vinrent attester le mérite de l'histoire des plantes. Cependant Dodoens, voulant perfectionner son ouvrage, entreprit de le refaire entièrement. Les descriptions des plantes et les observations qui s'y rapportent furent complétement refondues; avec le concours de Christophe Plantin, toutes les plantes que Dodoens put rencontrer ou obtenir de ses amis furent dessinées d'après nature sous ses yeux par les meilleurs artistes de l'époque et gravées avec le plus grand soin (1), et alors parut le célèbre ouvrage des Pemptades, qui fut à son tour traduit en flamand et plus tard augmenté par Josse Rapheling. De 1552 à 1644, c'est-à-dire durant le cours de près d'un siècle, l'histoire des plantes de Dodoens eut dix-sept éditions, ce qui montre l'empire qu'exerça cet ouvrage sur le mouvement scientifique de cette époque.

Ce qui caractérise Dodoens, c'est l'esprit d'observation et la méthode, deux qualités qu'on ne rencontre pas avant lui. Il professe la connaissance profonde des travaux des anciens; mais, en hardi réformateur, il pose ce grand principe qu'il faut préférer à leur sentiment l'étude de la nature,

---

(1) « Quam (Stirpium historiam) cum typis suis excudendam recepisset Christophorus Plantinus elegans inprimis ad diligens typographus, ne quâ in parte diligentiam ejus deesse videretur, icones etiam novas esse cupivit, et recenter ex vivarum plantarum imitatione delineatas. Quod uti mihi displicere non potuit sed gratissimum fuit; ita etiam in hàc parte quam potui sollicitudinem adhibui, procuravique, ut earum quae colligi potuerunt, aut ab amicis conquiri, optimà fide imagines quam fieri posset atificiosissimè depingerentur. » (Dod., *Hist. frùm.*, p. 18.)

seule base de la véritable science. Au lieu de commenter et de paraphraser Dioscoride ou Théophraste, comme tous les auteurs qui l'avaient précédé, Dodoens le premier prend la nature pour guide (1), et devient par là le fondateur de la nouvelle école. Dans tous ses écrits, il dit et répète qu'il vaut mieux s'en rapporter au témoignage de ses propres yeux qu'à celui de ses devanciers, émancipant ainsi la science et la débarrassant des langes dans lesquels elle avait été garrottée jusqu'alors. D'autre part, avant lui, la botanique était un fouillis où l'on entassait les plantes sans ordre; le premier il conçut la pensée de donner au règne végétal une coordination. Ce point mérite un examen spécial.

Dodoens distribue les plantes en vingt-six classes, réparties en six divisions, savoir : 1° les plantes horticoles, 2° celles odoriférantes, 3° les herbes médicinales et nuisibles, 4° les plantes à graines farineuses, 5° les espèces culinaires, enfin 6° les plantes ligneuses. Les vingt-six classes sont celles-ci :

I[re] PEMPTADE. — Les plantes horticoles.
II[e] PEMPTADE. — Cl. 1[e]. *De violis ac rosis* (les pl. d'ornement).
2[e]. *De floribus ex bulbis* (les pl. bulbeuses).
3[e]. *De sylvestribus floribus* (les pl. sauvages).
4[e]. *De odoratis et coronariis herbis* (les labiées).
5[e]. *De umbelliferis herbis* (les ombellifères).

---

(1) « Accessit et hesitatio quaedam de ipso scribendi ordine aut methodo..... Commentarer ne videlicet in stirpium historiae quae apud Dioscoridem extant, aut novam veluti ab integro historiam contexterem..... Relictis igitur quae apud Dioscoridem extant commentariis, stirpium novam, integram, plenam et perfectam qua potui brevitate historiam meditari coepi. » (*Dod. frum.*, pp. 13 et 15.)

IIIe PEMPTADE. — Cl. 1e. *De radicibus* (les racines usuelles).
2e. *De purgantibus herbis* (les pl. purgatives).
3e. *De convolvulis et iis quae aliis innituntur stirpibus* (les pl. grimpantes).
4e. *De deleteriis et perniciosis herbis* (les pl. délétères).
5e. *De filicibus, muscis ac fungis* (les cryptogames).

IVe PEMPTADE. — Cl. 1e. *De frumentis* (les céréales).
2e. *De leguminibus* (les légumes).
3e. *De vitiis frugum* (les plantes à sarcler).
4e. *De graminibus et trifoliis* (les pl. fourragères).
5e. *De aquatilibus et palustribus herbis* (les pl. aquatiques).

Ve PEMPTADE. — Cl. 1e. *De herbis edulibus* (les pl. potagères).
2e. *De cucumeraceis* (les concombres).
3e. *De esculentis radicibus* (les racines culinaires).
4e. *De oleraceis quae ad cibariorum condituram adhibentur* (les pl. condimentaires).
5e. *De carduis* (les chardons).

VIe PEMPTADE. — Cl. 1e. *De fruticibus spinosis* (les arbrisseaux épineux).
2e. *De fruticibus non spinosis* (les arbrisseaux non épineux).
3e. *De arboribus fructiferis* (les arbres fruitiers).
4e. *De arboribus sylvestribus* (les arbres forestiers).
5e. *De sempervirentibus et coniferis* (les conifères).

A la vérité, cette distribution des plantes n'est pas une classification scientifique : elle ne repose pas sur des caractères organiques ; la science à peine naissante n'était pas encore arrivée là ; mais ce qu'elle a d'important, c'est

qu'elle est la première coordination des plantes, et par conséquent le premier pas fait vers la classification du règne végétal. La classification de Dodoens est usuelle et surtout tirée de l'usage des plantes, mais pourtant il sépare les arbres des herbes, il fait une classe des cryptogames, une autre des ombellifères; il réunit par classes les cucurbitacées, les conifères, les labiées, les cinarocéphales, préludant ainsi à la méthode naturelle, c'est-à-dire au point culminant de la science. Nous avons vu que, jusqu'à lui, toutes les plantes étaient confondues et sans aucune espèce de coordination; il faut donc reconnaître qu'en rangeant les plantes en vingt-six classes et en assignant des caractères à chacune d'elles, Dodoens a fait faire un grand pas à la science, puisque le premier il a montré la voie nouvelle dans laquelle il fallait entrer.

Quelque incomplète que paraisse la *classification usuelle* de Dodoens, il est un fait très-curieux, c'est qu'elle a laissé dans les mœurs des traces bien plus profondes que les méthodes les plus savantes et les mieux combinées. Ainsi aujourd'hui encore et après trois siècles, les horticulteurs, dans leurs traités, et nous-mêmes dans le langage habituel, nous classons les plantes en plantes d'ornement, bulbeuses, céréales, fourragères, culinaires, aquatiques, délétères, grimpantes, potagères, usuelles, ligneuses, etc., sans nous douter que cette coordination soit celle du savant botaniste qui avant tout autre entreprit de classifier le règne végétal. Il faut donc bien qu'il y ait dans cette classification usuelle quelque chose d'approprié à l'esprit humain, pour qu'elle ait ainsi persisté, sans paraître prête à disparaître. Mais c'est surtout dans la coordination des espèces en genres que Dodoens fait faire un progrès à la science. Partout il réunit et groupe les espèces congénères, alors même

qu'elles ont des noms différents; il écarte au contraire celles dont la forme et la figure sont dissemblables (1), et il offre ainsi le premier l'exemple de la coordination des espèces en genres, comme il a le premier réuni les genres par classes, de manière à former trois degrés : la classe, le genre, l'espèce.

C'est là ouvrir une voie entièrement nouvelle pour la science et que les auteurs de la botanique n'ont pas aperçue. Haller a cherché à attribuer cette grande découverte de la classe, du genre et de l'espèce à son concitoyen, Conrad Gesner, et, par suite, il représente ce dernier comme l'inventeur de cette savante combinaison (2), ce que ni Linné, ni personne avant lui n'avait aperçu; puis, tous les auteurs répétant le sentiment de Haller, ont représenté comme fondateur de la botanique Conrad Gesner, qui n'a publié que de petits ouvrages de la dernière insignifiance, compilés, comme nous l'avons dit, de Dioscoride et de Théophraste. Curieux de savoir où Haller avait puisé son opinion, nous avons interrogé son livre, et nous y avons vu que la prétendue grande découverte de Conrad Gesner avait vu le jour dans une publication des tables mensuelles de fleuraison à l'usage des apothicaires, publiée en 1587, par Gaspar Wolf. Or, en 1587, il y avait trente-cinq ans que Dodoens avait publié son *Cruydboek*, et ses *Pemptades* avaient paru depuis longtemps. En 1587, il y avait dix-

(1) « Dedimus operam ut quae vel facultate, vel parte aliquâ praecipui usus similes sunt, conjungerentur, tum et ne formâ figurâque respondentes, quantùm foret possibile, ab invicem divellerentur. » (*Dod. pempt.*, in praefatione.)

(2) *Methodi botanicae primus praevidit, dari nempe et genera quae plures species comprehendunt et classes quae multa genera.* (Hall., *Bibl. Bot.*, I, p. 284.)

sept ans que Lobel avait mis au jour cette admirable méthode dont nous parlerons tout à l'heure. Ainsi, quand Gesner écrivait cette combinaison, Dodoens l'avait mise à exécution depuis de longues années, et il perfectionnait sa méthode en instituant, dans ses *Pemptades,* des classes, des ordres, des genres et des espèces. C'est donc à lui et non à Gesner que revient l'honneur d'avoir distribué les plantes en classes, les classes en genres et les genres en espèces, posant ainsi la base de la classification des plantes.

Dodoens n'est pas seulement le premier qui ait entrepris la coordination du règne végétal, il est encore le premier dont les descriptions soient originales. Haller remarque avec raison que Léonard Fuchs se bornait presque toujours à copier Dioscoride (1) et les anciens, et que peu de chose lui était propre. Ce reproche s'adresse également à tous les botanistes de cette époque. Dodoens, au contraire, fidèle à sa maxime de préférer l'observation de la nature à la copie servile des anciens, ouvre ici encore une voie nouvelle à la botanique. Il ne sépare pas la connaissance des plantes de leur utilité; il cite les travaux des anciens tout en contrôlant leurs opinions; mais tandis que ses prédécesseurs ne sont que des copistes, il est, lui, original. Il s'occupe moins des plantes inédites que de décrire et de figurer les espèces communes; car, avant de rechercher les plantes nouvelles, il faut commencer par connaître et classer les espèces vulgaires. Il expose laconiquement, mais clairement, l'état de la science à son époque, en rapprochant de chaque espèce les travaux des anciens;

---

(1) *Historia ipsa, ex Dioscoride aliisque descripta, pauca propria habet.* (Hall., *Bibl. Bot.*, I, p. 268.)

or ce genre de mérite, cette clarté, cette concision, est précisément celui de Linné deux siècles plus tard.

Faut-il donc s'étonner du succès prodigieux qu'obtint l'histoire des plantes de Dodoens, succès qui constate d'une manière éclatante le rôle important que ce grand botaniste a rempli dans le mouvement de la science au seizième siècle? Cet ouvrage, si remarquable pour l'époque où il parut, fut traduit en français, en anglais et en latin, et il eut, comme nous l'avons dit, dans l'espace de près d'un siècle, dix-sept éditions (1), nombre précisément égal à celui des éditions du *Systema vegetabilium* de Linné. Dix-sept éditions en un siècle, c'est en moyenne une édition tous les six ans. Cette considération seule suffirait pour répondre à ceux qui nient l'étendue des services rendus par Dodoens à la science. Quand un ouvrage considérable est traduit dans toutes les langues et qu'il en est publié dix-sept éditions successives, il est évident que cet ouvrage a été fortement demandé, et cette demande prouve que l'action qu'il a exercée sur son siècle a dû être immense, alors surtout que cet ouvrage est une réformation. Si à cela nous ajoutons que Dodoens a fait école et qu'il a eu

---

(1) Voici la liste des éditions de l'Histoire des plantes de Dodoens :

1553. De Stirpium historia imagines, ed. 1.
1554. Cruydboeck, ed. Loë 1.
1557. Histoire des plantes, ed. Clusius.
1559. De Stirpium hist. imag., ed. 2.
1563. Cruydboeck, ed. Loë.
1565. Frumentorum, florum, purgantium, ed. 1.
1569. Idem, ed. 2.
1578. A Niewe Herbal, ed. 1.
1583. Pemptades, ed. 1.
1586. A niewe Herbal, ed. 2.
1595. Id. ed. 3.
1600. Id. ed. 4.
1606. Little Dodoen.
1608. Cruydboeck, ed. Plantin 1.
1616. Pemptades, ed. 2.
1618. Cruydboeck, ed. Plantin 2.
1619. A Niewe Herbal., ed. 5.
1644. Cruydboeck, ed. Plantin 3.

pour disciples Clusius et Lobel, deux des plus grands naturalistes de leur siècle, on sera forcé de reconnaître qu'il est de tous les botanistes de la renaissance celui qui a le plus contribué aux progrès de la science, le véritable père de la botanique, le Linné du seizième siècle.

Les noms de Clusius et de Lobel sont de véritables titres de gloire pour la Belgique. Charles de L'Escluse, plus connu sous le nom de *Clusius*, naquit à Arras, capitale de la province d'Artois, le 18 février 1524. Après avoir achevé ses études à Gand et à Louvain, il parcourut, en herborisant, la Belgique, l'Allemagne, la Hongrie, l'Autriche, la France méridionale, l'Espagne et le Portugal, récoltant partout les plantes encore inédites et les dessinant pour les faire graver ensuite. Après avoir traduit en français le *Cruydboeck* de Dodoens, il publia, en 1576, son histoire des plantes rares observées en Espagne; en 1583, les plantes rares de l'Autriche et de la Pannonie, et en 1601, son histoire des plantes rares et exotiques. Il mourut à Leyde, le 4 avril 1609, directeur du Jardin botanique de cette ville, fonctions dans lesquelles il avait succédé à Dodoens, son maître. Dans ses remarquables ouvrages, Clusius dédaigne la classification des plantes; il ne s'en occupe pas. Tous ses soins sont portés vers la publication des espèces nouvelles par lui découvertes ou reçues et vers leur description. C'est ici qu'il excelle et que sa supériorité brille de tout son éclat, à ce point qu'aujourd'hui encore ses descriptions de plantes peuvent être citées comme des modèles. Nul d'ailleurs n'a plus contribué à enrichir le domaine de Flore au seizième siècle que Clusius, car presque toutes les plantes qu'il décrit sont nouvelles et inédites.

Parmi les principaux botanistes belges qui aidèrent Clu-

sius dans ses publications, nous devons citer Jean de Braucion, de Malines, qu'il appelle son cher ami et comme son frère, Jacques Plateau et Jean de Monnel, seigneur de Bouverix et docteur en médecine à Tournay, ainsi que Jean Dortman, de Groeningue, et Philippe de Sivry, seigneur de Walhain et gouverneur de la ville de Mons en Hainaut. Jean Monnel était un excellent botaniste, rapportant (chose curieuse pour cette époque) les espèces à leur genre d'après les caractères de la fleur et du fruit, et corrigeant sur ce point Clusius lui-même. Clusius ayant placé dans son genre *Leucoium*, qui constitue notre genre *Cheiranthus*, une plante épineuse dont Monnel avait reçu des graines de Crête, le *Verbascum spinosum*, celui-ci, dans une curieuse lettre adressée à Lobel, démontre, par les caractères de la fleur et du fruit, que cette plante doit être rapportée au genre *Verbascum* et non au *Leucoium* (1). C'est à Jean Monnel que Clusius dut la connaissance de la charmante *Anagallis* que Linné a désignée sous le nom de *Monnelli*, et c'est Jean Dortman qui le premier découvrit, dans les lacs de la province de Drenthe, la curieuse *Lobelia Dortmanna*, désignée par Clusius sous le nom de *Gladiolus lacustris Dortmanni*. C'est encore Dortman qui découvrit, dans les marais tourbeux de cette province, le *Saxifraga hirculus* que MM. Suringar et Vande Sande de Lacoste viennent, après deux siècles et demi, d'y retrouver. Mais parmi les adjuteurs de Clusius, celui qui rendit le plus

---

(1) « Semen in baccis ut aliae verbasci et blattariae species profert; Leucoium seu Keiri semina in siliquis contenta gignit. Praeterea semen verbasci rotundum minimum uti papaverum semina conspicitur, Leucoii vero depressum et planum itemque majusculum existit. Flos hujus quinque folia instar Verbasci, Leucoium vero quatuor solummodo continet. » (Monnelli Epistola ap. Lob. *Stirp. illustr.*, p 116.)

grand service à l'humanité, celui dont l'Europe reconnaissante ne devrait prononcer le nom qu'avec respect et auquel la patrie devrait élever une statue est Philippe de Sivry, l'introducteur et le propagateur de la pomme de terre (1).

Mathias de Lobel, qu'on ne peut séparer de Clusius, est le second disciple de Dodoens. Il naquit en 1538, à Lille en Flandre, ville fortunée pour la botanique, puisqu'elle a donné le jour à Lobel, à Necker, à Desmasières et aux Lestiboudois. Après avoir terminé ses études en médecine et parcouru en herborisant une grande partie de l'Europe, il s'établit à Anvers; puis, devenu médecin du Taciturne, il se fixa à Delft, et passa ensuite en Angleterre au service de Jacques I[er]. Il mourut à Highgate, près de Londres, en 1616, âgé de soixante-dix-huit ans. Ses principaux ouvrages sont ses *Adversaria*, qui parurent d'abord à Londres, en 1570, et eurent plusieurs éditions; son *Histoire des plantes*, publiée en 1576, et son *Cruydboeck*, qu'il édita en 1581 et qui contient deux mille cent quatre-vingt-onze planches. C'est d'après ce dernier que Christophe Plantin, aussi bon botaniste qu'excellent typographe, publia ses *Icones*, ouvrage attribué faussement à Lobel, par ce motif que Christophe Plantin en a suivi la classification et la nomenclature (2). Nous sommes heu-

---

(1) Clus., *Rar. pl. hist.*, p. 79.

(2) *Icones plantarum seu stirpium*, 1[re] édition en 1581, avec un seul index; 2[e] édition en 1591, avec sept tables en diverses langues. Il suffit de jeter les yeux sur l'épître dédicatoire pour voir que cet ouvrage n'est pas de Lobel, comme l'ont cru tous les botanistes, mais de Christophe Plantin, qui l'entreprit à la demande de Séverin Gobelius. On ne doit d'ailleurs pas perdre de vue que c'est ce savant typographe qui fit graver à ses frais toutes les planches des ouvrages de Dodoens, de Lobel et de Clusius, lesquelles dès lors servaient indistinctement à tous les ouvrages sortant de ses presses.

reux de rendre à Plantin cette justice et de redresser une erreur généralement admise.

Ce qui nous frappe dans Lobel, ce sont ses efforts pour arriver à une classification naturelle des plantes. Il commence par les plantes herbacées monocotylédones, puis viennent les dicotylédones, ensuite les arbres dicotylédons, les arbres monocotylédons et enfin les cryptogames. Dès sa première publication, ses *Adversaria,* Lobel, tout en ajoutant beaucoup de plantes nouvelles aux anciennes, se propose un but plus vaste, celui dit-il, de ranger les plantes dans un ordre nouveau, *par progression et familles,* en partant du connu à l'inconnu, du simple au composé (1). Dans ses *Illustrations des plantes,* Lobel exprime plus clairement encore le but qu'il s'est proposé dans sa coordination, et il fait connaître qu'il a aussi cherché à réunir toutes les espèces en genres comme sous un drapeau (2), réalisant ainsi dès 1570 cette grande pensée que Haller attribue faussement à Gesner, Adanson à Magnol, et qui appartient entièrement à Dodoens et à son école. Ce n'est pas tout, Lobel apporte dans la nomenclature cette im-

---

(1) « Proinde *adversariorum* voce novas veteribus additas plantas et novum ordinem quadantenus innuimus; qui ordo utique sibi similis et unus progreditur ducitque à sensim propinquioribus et magis familiaribus ad ignotiora et compositiora, modumque sive progressum similitudinis sequitur et familiaritatis, quò et universim et particulatim quantùm licuit per rerum varietatem et vastitatem sibi responderet. » — Lob. adv. in argumento operis.

(2) « Quò quisque facilius et pressius generalem et specialem integrè herbarum seu simplicium assequatur cognitionem, admodùm necessarium et rationi consentaneum fuit nostrum quem quondam in *Stirpium adversariis,* Londini, anno 1570 editis, inchoavimus ordinem prosequi, qui ducit a familiaribus et facilioribus notissimisque ad remotissimas et ignotissimas plantas, reducendo unamquamque specium sub genere, tanquam sub vexillo. » — Lob., *Stirp. ill.* in operis præmonitione.

portante modification de remplacer la numération des espèces, usitée communément avant lui, par une désignation spécifique ajoutée au nom générique, et très-souvent ce nom spécifique, il le compose d'un seul mot. Ainsi Lobel donne à son genre *Tithymalus* (*Euphorbia* de Linné), pour espèces les *T. paralius*, *T. myrthifolius*, *T. myrsinites*, *T. helioscopius*, *T. cupressinus*, *T. pinea*, *T. arboreus*, *T. serratus*, *characius*, *lathyris*, *peplis*, *peplus*, etc., préludant ainsi, dès l'origine de la science, à la célèbre nomenclature linnéenne.

Nous avons dit que dès 1560, Lobel distingue les plantes monocotylédones, des dicotylédones, et celles-ci, des cryptogames. A la vérité, il n'indique pas, pour les distinguer, le caractère tiré des cotylédons, mais seulement celui des feuilles, qui sont étroites, en forme d'épée ou de lance, et jamais incisées dans les premières, tandis qu'elles sont sinuées, dentées ou laciniées dans les secondes, caractère encore usité de nos jours et qu'il emploie pour établir, comme il le dit, la chaîne de l'ordre naturel, *naturæ ordinis consequatio* (1). Voilà donc la grande pensée de l'ordre naturel indiquée clairement par Lobel dès 1570, c'est-à-dire dix-sept ans avant la publication de la lettre de Conrad Gesner, sur laquelle Haller et les historiens qui l'ont suivi, font reposer les prétendus titres de ce dernier aux progrès de la botanique. Ce n'est donc pas, comme le dit Haller, chez Gesner, mais chez Lobel qu'on trouve les commencements de la méthode naturelle. Ce que Gesner indique, on le trouve presque entièrement dans Dodoens, tandis qu'en établissant la chaîne des plantes d'après la progression de l'organisme, et en établissant ainsi la suite de l'ordre

(1) Lob., *Adv. nov.*, p. 65.

naturel, *naturæ ordinis consequatio*, Lobel est incontestablement le premier qui ait entrevu la grande loi régulatrice du règne végétal; il est le premier qui ait découvert le lien unissant entre elles les plantes monocotylédonées, dicotylédonées et acotylédonées et qui en ait fait usage pour la coordination des plantes, préludant ainsi aux grandes découvertes des temps modernes et à la classification naturelle des végétaux. Si donc Dodoens est le Linné du seizième siècle, Lobel en est le Jussieu.

La coordination des plantes créée par Mathias de Lobel était une révolution dans la botanique. Il était réservé à Ray d'en exposer le caractère dans les cotylédons et de classer les plantes en imparfaites (cryptogames), dicotylédones herbacées, monocotylédones herbacées, monocotylédones arborescentes et dicotylédones ligneuses. Rien qu'à ce simple exposé de la classification de Ray si vantée, on peut voir qu'elle n'est autre chose que celle de Lobel, enrichie de ses caractères scientifiques. Aussi ne faut-il pas s'étonner du succès qu'obtint la méthode de notre illustre compatriote dans le monde savant de son époque. Lorsque Gobelius, médecin du roi de Danemark, conseille à Plantin de publier ses images des plantes, il l'engage à préférer la méthode de Lobel, même à celle de Dodoens, si justement renommée, parce que celle-là avait, disait-il, l'avantage de réunir les plantes congénères et qui ont entre elles le plus d'affinité (1). Et lorsque, plus tard, Jean Bauhin entreprit la publication de son *Histoire des plantes*, il adopta, comme classification, la méthode de Lobel, lui rendant ainsi le plus éclatant hommage.

---

(1) ..... « Per classes, uti a Mathia Lobelio singulae videlicet congeneres ac sibi mutuo affines digestae sunt » (Plantin, in Ep. dedicat. ad imag.)

Nous venons d'exposer rapidement les services rendus à la science naissante par les trois grands botanistes belges du seizième siècle : Dodoens, Clusius et Lobel. Le premier secoue les langes de l'antiquité : il professe hardiment le grand principe de l'observation comme supérieur à l'opinion des anciens; il décrit toutes les plantes connues et en entreprend la coordination en vingt-cinq catégories; il est le premier qui introduise l'ordre parmi les plantes. Le second ajoute une foule d'espèces nouvelles aux anciennes, complétant ainsi l'histoire des plantes de Dodoens, et ses descriptions sont des modèles qu'on admire encore aujourd'hui; enfin, Lobel crée dans la science la classification méthodique en partant du simple au composé et en réunissant entre elles les plantes des diverses grandes classes et des divers genres du règne végétal.

En voyant les services rendus par ces pères de la botanique, l'importance de leurs travaux, les nombreuses éditions de leurs vastes ouvrages, dont la dissémination constate la demande et l'action sur le progrès de la science, je m'étonne qu'on puisse leur comparer les travaux cent fois inférieurs de Brunnfels, les catalogues alphabétiques ou insignifiants de Conrad Gesner ou les compilations de Léonard Fuchs. Que les Allemands cherchent à faire valoir les écrits de leurs devanciers, je le conçois, mais rien n'enlèvera à la Belgique la gloire d'avoir donné le jour à Dodoens et à son école, d'avoir produit cette magnifique trinité : Dodoens, Clusius et Lobel, les véritables fondateurs de la botanique, les pères de la science qui nous rassemble aujourd'hui.

Dodoens, Clusius et Lobel avaient tous trois quitté nos provinces, illustrées par leurs magnifiques travaux; la Hollande, plus heureuse, les avait appelés; elle avait attaché

Dodoens et Clusius à l'université de Leyde et Lobel au prince d'Orange. Le départ de ces savants fut le signal de la décadence de la botanique dans nos contrées, tandis que leur arrivée en Hollande y détermina ce grand mouvement scientifique du dix-septième siècle, qui donna le jour aux ouvrages des Rheede, des Rumphius, des Commelin, des Burman, des Munting, des Herman, des Hotton et des Kiggelaer. La Belgique trouva cependant en François Van Sterbeeck un digne successeur des botanistes du siècle précédent.

François Van Sterbeeck naquit à Anvers en 1631, et dès sa tendre jeunesse, il se voua à l'étude des plantes, collectionnant avec ardeur tous les ouvrages sur la botanique, et entretenant une active correspondance avec les amateurs du pays et les savants étrangers. Ses études le portèrent vers une partie jusque-là négligée, la connaissance des champignons, et il en entreprit la monographie. Son *Theatrum fungorum* (1) parut en 1675, accompagné de trente-six planches, représentant chacune de nombreuses espèces de champignons qu'il avait dessinés lui-même. Van Sterbeeck apporta à cette publication une telle exactitude, qu'il alla jusqu'à faire regraver vingt planches de ses champignons, à cause que le graveur n'avait pas reproduit ses dessins avec une complète fidélité. L'ouvrage de Van Sterbeeck fit longtemps loi en matière de champignons : il est cité par J. Commelin, P. Herman, Munting, J. Ray, etc.

Nous ne devons pas négliger de mentionner un botaniste oublié par la plupart des écrivains sur l'histoire de

---

(1) *Theatrum fungorum, oft het Tooneel der Campernoelien*, etc. Antw., 1675; in-4°.

la science, Anselme De Boodt, dont l'ouvrage est resté inconnu à Haller. Anselme De Boodt, jurisconsulte, poëte, médecin, naturaliste, naquit à Bruges en 1550. En sa qualité de poëte, il crut, conformément aux usages de son temps, pouvoir transformer son nom en celui de Boëce et s'intitula *Anselmus Boëtius De Boodt.* Appelé par son rare mérite aux fonctions de médecin de l'empereur Rodophe II, il profita de son séjour en Allemagne et en Bohême pour étudier les richesses naturelles de ces contrées, employant ses loisirs à décrire et peindre les produits les plus rares des trois règnes dont il voulait écrire l'histoire naturelle. Rentré dans sa patrie, Anselme De Boodt se livra entièrement à ses travaux littéraires, et mourut à Bruges, âgé de trente-deux ans, laissant à son ami Vredius le soin de publier l'ouvrage sur les plantes rares dont il avait rédigé le texte et qui parut dans cette ville en 1640 (1). Les auteurs de la *Biographie universelle* ont fait erreur en assurant que le travail de De Boodt n'est qu'une compilation de l'*Hortus floridus* de Passaeus. Notre savant confrère M. Kickx a déjà réfuté cette erreur, en démontrant que les deux textes n'ont entre eux aucun rapport.

Les autres botanistes belges du dix-septième siècle sont Georges Wyou, Jean Herman, J.-B. Reyntkens et Guillaume Van Limborch. Le premier, dans son *Botanotrophium,* publia, en 1644, les plantes du jardin médical de Pierre Ricard de Lille (2). A son exemple, Jean Herman,

---

(1) *Anselmi Boëtii De Boodt, J. C. Brugensis, etc. Florum, herbarum ac fructuum selectiorum icones.* Brug., 1640; in-4° obl., 119 pages et 31 planches gravées, comprenant soixante espèces de plantes.

(2) *Botanotrophium seu hortus medicus Petri Ricarti pharmacopaei Lillensis celeberrimi, curâ Georgii Wionii, artium doctoris ac medici descriptus ac editus.* Lillae, 1644; in-8°.

pharmacien à Bruxelles, fit connaître, en 1652, les plantes de son jardin médical (1). De son côté, J.-B. Reyntkens, religieux à l'abbaye de Saint-Pierre à Gand, édita, en 1676, un traité de la culture des plantes et arbres d'ornement (2). Enfin, Guillaume Van Limborch, professeur à l'université de Louvain, publia, en 1679, son lexique des plantes usuelles (3), et en 1693, un second traité dont le titre seul montre le culte que l'on professait en Belgique pour le grand botaniste du seizième siècle (4), ouvrages que je ne trouve cités dans aucune bibliographie de la botanique. A cette époque, le célèbre Ray parcourait nos provinces; il visitait Van Sterbeeck et donnait l'énumération des plantes rares de son jardin, puis il se rendait à Louvain et y trouvait l'*Holosteum umbellatum;* il découvrait, à Bois-le-Duc, l'*Herniaria hirsuta*, et visitant les riches montagnes des environs de Spa, il y indiquait, dans son *Sylloge* le *Campanula persicifolia,* le *Centaurea montana* et le *Polygonatum minus* de Lobel.

Le départ des trois grands botanistes du seizième siècle pour l'université de Leyde et la Hollande avait porté un coup fatal à la Belgique, et y avait laissé un vide que rien n'était capable de combler. La botanique avait quitté la Belgique pour la Hollande et y avait pris un prodigieux développement; aussi ne faut-il pas s'étonner si la Belgique, après avoir joué un si grand rôle dans les pre-

---

(1) *Recentio plantarum in horto Joannis Herman pharmacopaei bruxellensis excultarum.* Bruxellis, 1652; in-4°.

(2) *Den Zorghvuldegen Hovenier en de oprechtepractycke*, etc. Gendt, 1676; in-8°.

(3) *Vademecum sive lexicum vegetabilium usualium.* Coloniae, 1679; in-16.

(4) *Dodonaeus cum Schrodero ambulans, sive breve utriusque compendium.* Lovanii, 1693; in-16.

mières origines de la classification des plantes, point culminant de la science descriptive, resta étrangère à ses développements, alors que la Hollande y prenait la part la plus noble et la plus active. Grande leçon pour la postérité, et qui montre combien l'abandon des hommes de la science est fatal aux pays qui s'en rendent coupables. Mais tandis qu'au dix-huitième siècle, la patrie des Dodoens, des Clusius et des Lobel semble morte pour la science, que la botanique ne possède pas même un jardin à l'université de Louvain, en Hollande, au contraire, Paul Herman, Boerhaave, Van Royen et Wachendorf se signalent par l'originalité de leurs études en présentant de nouvelles classifications des végétaux, et Linné lui-même, attiré par la juste célébrité dont jouissait cette province dans le monde savant, venait y achever ses études, s'y fixait (1) et y publiait son système de la nature et ses immortels ouvrages, découvrant des mondes nouveaux à la science étonnée.

La Belgique participa à peine à ce mouvement scientifique, et il fallut toute la supériorité de Rega pour fonder, vers 1740, un jardin botanique à l'université de Louvain. Les écrivains belges de cette époque, Lucas (2), Durondeau (3), Coels (4), Poederlé (5), en conservant la nomenclature de Dodoens, semblent ne pas avoir soupçonné l'existence de

---

(1) Linné résida quatre années en Hollande, chez Clifford, qui, à la recommandation de Boerhaave, le nomma directeur de son jardin botanique de Hartecamp, aux appointements d'un ducat par jour ; il voyagea, aux frais de Clifford, en France et en Angleterre.

(2) *Essai sur les eaux thermales d'Aix-la-Chapelle.* Liége, 1762; in-8°.

(3) *Mémoire sur les plantes les plus utiles des Pays-Bas.* Bruxelles, 1772; in-4°.

(4) *De plantis Belgii qualitate novicâ praeditis.* Bruxelles, 1774; in-4°.

(5) *Manuel de l'herboriste et du forestier.* Bruxelles, 1792; 2 vol. in-8°.

Linné et du grand travail scientifique qui s'opérait autour d'eux. Est-ce ignorance? Nous ne pouvons le croire, un autre sentiment semble avoir été leur mobile, sentiment généreux puisé dans les pensées les plus nobles du cœur de l'homme et qui l'absout de bien des erreurs : l'amour de la patrie. Fiers d'avoir produit des hommes comme Dodoens, Lobel et Clusius, les savants belges du dix-septième siècle ne pouvaient se résoudre à abandonner leurs travaux. Aussi quand la science nouvelle vient s'infiltrer chez nous, c'est Lille, ville toute flamande, mais détachée de la mère patrie, qui en donne le signal, en produisant De Necker et Lestiboudois, les deux premiers botanistes belges qui aient accueilli les innovations de Linné.

C'est en 1775 que parut, à Strasbourg, la *Flore de la Flandre française* de De Necker (1), où les plantes sont rangées suivant le système de Linné, et, en 1790, les *Elementa botanica* du même auteur. Né à Lille en 1730, Natalis-Joseph De Necker produisit son système l'année qui suivit la publication du *Genera plantarum* de Jussieu. Comme lui, il cherche à établir une classification naturelle des plantes qu'il divise en cinquante-quatre familles, désignées sous le nom de *genres;* mais, à l'exemple d'Adanson, il n'admet pas de caractères systématiques, en sorte qu'aucune classification ne vient coordonner ses familles. Les caractères de ses cinquante-quatre ordres, tirés principalement du fruit, dérivent parfois des étamines, de la corolle, de l'inflorescence et même du lieu d'habitation, comme

---

(1) *Deliciae gallo-belgicae Sylvestres*, 2 vol. petit in-8°. Argentorati, 1775. — C'est sans doute par erreur que cet ouvrage est indiqué comme ayant été publié en 1768, à moins qu'un titre nouveau n'ait été refait pour faciliter la vente de l'ouvrage.

pour les plantes aquatiques. Il y a donc là manque complet d'unité de classification et d'ordre, ce qui place son ouvrage bien au-dessous de celui de Jussieu. Mais, dans la détermination et la circonscription des genres, De Necker fait preuve de profondes études, de nombreuses, patientes et longues observations : là il devance son siècle, au point que la science moderne est forcée d'accueillir presque tous les genres de sa création.

Porté par son esprit vers la classification naturelle des plantes, François-Joseph Lestiboudois, dans sa *Botanographie belgique,* publiée en 1781 (1), divise le règne végétal en cinq ordres : les monopétalées, les polypétalées, les composées, les incomplètes et les clandestines formant en tout vingt-deux classes. Les monopétalées se subdivisent en cinq classes : 1° les campanulacées, 2° les gymnospermes, 3° les polymorphées et 4° les infundibulées; les polypétalées comprennent : 5° les rosacées, 6° les bassinées, 7° les crucifères, 8° les étoilées et 9° les papillonacées; les composées se subdivisent en : 10° ombellifères, 11° flosculeuses, 12° radiées et 13° ligulées; les incomplètes fournissent : 14° les monoclines, 15° les monoïques, 16° les dioïques, 17° les liliacées et 18° les graminées; enfin, l'ordre des clandestines se subdivise en quatre classes : 19° les fougères, 20° les mousses, 21° les algues et 22° les champignons. Ce système, qui est une curieuse et intelligente modification du système d'après la corolle de Tournefort, est d'une extrême simplicité, et nous le citons avec d'autant plus de

---

(1) *Botanographie belgique,* par François-Joseph Lestiboudois. Lille, 1782; 1 vol. in-8°. Cet ouvrage a eu une seconde édition en l'an VII, augmentée de la *Botanographie élémentaire* et de la *Botanographie universelle.* An VII; 4 vol. in-8°.

bonheur, que c'est lui qui, il y a plus de cinquante ans, conduisait nos premiers pas dans les sentiers de la science. Reconnaissons cependant que la *Botanographie belgique* est plutôt la description des plantes cultivées alors dans les jardins botaniques, qu'une flore des plantes indigènes.

C'est à cette époque qu'apparaît le véritable père de la flore flamande. En 1788, l'Académie de Bruxelles avait mis au concours une question sur les plantes indigènes non décrites dans les ouvrages de nos anciens botanistes. François Roucel, d'Alost, entreprit d'y répondre et produisit son traité des plantes les moins fréquentes des environs de Gand, Alost, Termonde et Bruxelles (1), qui parut en 1792. C'est le premier ouvrage publié en Belgique suivant la nomenclature linnéenne. A la même époque, Rosin, disciple de Linné fils, éditait un herbier des plantes rares des environs de Liége (2). Peu après, en 1803, Roucel publia sa *Flore du nord de la France* (3), rédigée suivant la méthode de Linné et dont les descriptions et la nomenclature sont empruntées à la *Flore française* de Lamarck. La *Flore du nord de la France* contribua beaucoup à vulgariser la science, et elle est le point de départ des Flores du Brabant, de la province d'Anvers et de la Flandre.

La *Flore du nord de la France* signalait l'entrée du siècle et le réveil de la botanique dans notre pays. Peu après, les statistiques départementales donnèrent naissance à divers catalogues de plantes indigènes, qui furent l'origine de

---

(1) *Traité des plantes les moins fréquentes des environs de Gand, Alost, Termonde et Bruxelles;* par F. Roucel. Bruxelles, 1792; in-8°.

(2) *Herbier portatif des plantes qui se trouvent dans les environs de Liége.* Liége, 1791; in-8°.

(3) *Flore du nord de la France;* par F. Roucel. Paris, 1803; 2 vol. in-8°.

plusieurs de nos flores provinciales. En 1803, dans la statistique du département des Deux-Nèthes, Dekin publiait le catalogue des plantes indigènes à ce département (province d'Anvers); l'abbé Hocquart écrivait, en 1804, celui du département de Jemmapes (Hainaut); Dossin, celui du département de l'Ourthe (Liége); en 1807, Lejeune, la liste des plantes du même département; enfin, G.-J. Edwards, de Bruges, préludait aux magnifiques travaux qui depuis ont illustré son nom, en publiant, en 1810, le tableau des plantes indigènes du département de la Lys (Flandre occ.).

La *Statistique florale du département de l'Ourthe* (pays de Liége) donna naissance à la *Flore de Spa*, dont le premier volume parut en 1811 et le second en 1813. Placé au centre des montagnes du Franchimont, de ce charmant pays dont la végétation est si riche et si variée, doué d'une rare activité, d'un coup d'œil sûr et d'une grande connaissance des plantes de son voisinage, le docteur Lejeune employait à la botanique tous les instants que lui laissait sa nombreuse clientèle, et il transformait en herborisations les courses que sa pratique médicale l'obligeait de faire dans cette florissante contrée. Ne pouvant, à cause de sa clientèle, s'absenter pour herboriser à distance, le docteur Lejeune fut servi au-dessus de ses espérances par d'intelligents botanistes, et il put ainsi étendre le domaine de la flore de Spa au delà des limites de ses propres herborisations. Colson lui fournit les plantes des environs de Liége et de l'Ourthe; de Thier et Wolf, celles de Spa; P. Michel, les riches végétaux de la Vesdre et de l'Amblève; Vittu, ceux de Tongres; Nyst et Haenen, les plantes de la Campine et des environs de Maestricht, et Mlle Libert, l'illustre botaniste de Malmédy, les espèces de cette région subalpine, en sorte que le docteur Lejeune put ainsi, au domaine de la flore par

lui parcourue, adjoindre les plantes des contrées voisines des environs de Liége, Maestricht et Malmédy. A la même époque, J. Kickx père publiait sa *Flore de Bruxelles*, ouvrage consciencieux fait avec un soin tout particulier, surtout en ce qui concerne la synonymie de nos anciens botanistes, et qui est devenu la base de la *Flore du Brabant*. De son côté, Desmazières, que nous venons d'avoir la douleur de perdre au moment où nous venions de l'associer à nos travaux, complétait l'ouvrage de Lestiboudois, en publiant son *Agrotographie du nord de la France*, qu'il fit suivre plus tard par son *Catalogue des plantes omises dans la* BOTANOGRAPHIE BELGIQUE et par ses *Fascicules cryptogamiques*.

Nous touchons au moment où la chute de l'empire français amena la réunion des dix-sept provinces et la constitution du royaume des Pays-Bas, époque de grande vitalité pour la botanique dans toutes les parties de ce royaume. En 1814, tandis que l'abbé Hocquart publiait sa *Flore du département de Jemmapes*, Dekin, et avec lui M. Passy, qui depuis occupa une si haute position dans les affaires de France, mettaient au jour leur *Florula bruxellensis*; le baron de Geer, depuis greffier de la seconde chambre des états généraux, éditait son *Spicilegium* des plantes des provinces septentrionales, et Kops continuait la publication de la *Flora batava*. Peu après, Schuurmans-Stechoven mettait au jour son *Manuel de la flore batave*; Mulder, son *Elenchus* de la flore de Leyde, et Van Hoorebeke, quatre fois couronné dans des concours solennels pour l'herbier de la Flandre orientale, éditait son *Mémoire sur les orobanches*, tandis que Mussche, savant botaniste, présentait, dans son *Hortus gandavensis*, le tableau des plantes observées par lui dans la Flandre orientale, ainsi que

celui des plantes indiquées par Van Hoorebeke, auquel il prêtait ainsi l'appui de son incontestable mérite. Il est fâcheux que la science ait alors été induite en erreur par de fausses indications de naturalité. Le premier, nous avons signalé nos doutes à cet égard, et malgré toutes les dénégations qui nous furent faites alors, malgré toutes les critiques qui nous furent adressées pour n'avoir pas voulu croire à la naturalité de toutes les espèces indiquées, le temps est venu prouver qu'on ne peut regarder comme indigènes à la Flandre beaucoup de plantes que Van Hoorebeke prétendait y avoir rencontrées.

Bientôt après, Mlle Libert dédiait à notre savant ami le docteur Lejeune, un genre d'hépatique à capsules univalves, qu'elle désignait sous le nom de *Lejeunia;* Nyst éditait, dans le *Voyage souterrain à la montagne de Saint-Pierre de Maestricht,* le catalogue linnéen des plantes de ce plateau. Peu après, Van Hall publiait sa belle Flore des provinces septentrionales, et mon compagnon d'herborisations, P. Michel, éditait par mes conseils son *Agrostologie belgique;* Schaffer mettait au jour sa Flore de Trèves; Bluff et Fingerhutt leur *Compendium*, et ce dernier son précieux *Tentamen* des lichens de l'Eiffel, pays jadis belge, au moins en grande partie; Kuyper faisait connaître les plantes des environs de Breda, Marchant, les orchidées du Luxembourg, De Cloet, les plantes des environs de Dinant. Tandis que Blume éditait sa magnifique *Flore de Java* et que Tinant préparait sa *Flore du Luxembourg,* Lejeune, avec Courtois, publiait son *Compendium.*

Les événements de 1830, en séparant de nouveau les provinces des Pays-Bas, vinrent interrompre le mouvement vers l'étude des fleurs, et tandis que la botanique, après avoir quelque temps sommeillé chez nous, se ré-

veillait avec une vigueur toute nouvelle, nos anciens frères du Nord nous donnaient un grand exemple en se constituant en Société de botanique et en instituant des herborisations dans toutes les parties du territoire. Il ne m'appartient pas de vous entretenir des travaux des auteurs belges encore vivants; tous font partie de la Société dont nous inaugurons aujourd'hui les travaux, et la délicatesse m'empêche de faire ici leur éloge; mais permettez-moi de vous exposer les résultats produits par la Société hollandaise : ils vous montreront mieux que je ne saurais le dire ce que l'on peut attendre de vos propres efforts.

L'installation de la Société destinée à la propagation de la botanique dans le royaume des Pays-Bas, a été pour ce pays l'ouverture d'une ère nouvelle. M. Van den Bossche, après avoir publié une énumération des plantes de la Zélande, a mis au jour la partie phanérogamique du prodrome de la Flore batave, dont les mousses et les hépatiques ont été traitées par MM. Dosy et Molkenbroer, qui déjà avaient mis au jour des travaux sur la cryptogamie des provinces bataves (1). M. Oudemans, dans sa belle Flore de la Néerlande (2), a publié une histoire complète de la phanérogamie du Nord. La Flore de la Frise a été entreprise par M. Bruinsma (3); celle des environs de Leyde, par MM. Molkenbroer et Kerbert (4); celle d'Amsterdam, par MM. Rombouts et Merkus-Doornik (5); les Flores

---

(1) *Bijdrage tot Flora cryptogamia van Nederland.* Leyden, 1844 et 1845.

(2) *De Flora van Nederland,* 3 vol. in-8°, avec fig. Harlem, 1859-62.

(3) *Flora Frisica,* in-8°. Leeuwarden, 1840.

(4) *Flora Leydensis;* in-8°. Lugd.-Bat., 1840.

(5) *Flora Amstelodamensis,* in-8°. Amsterdam, 1852.

d'Utrecht, de Campen, de Nimègue et de Bois-le-Duc, par MM. Gevers (1), Bondam (2), Abeleven (3) et Van Hoven. M. Harting a publié les diatomées des Pays-Bas; MM. Van de Sande-Lacoste et Suringar, le catalogue des plantes de la Drenthe. De son côté, Devrise publiait successivement sa Flore médicale (4) et sa Flore des jardins (5); Miquiel (6), ses Plantes vénéneuses des provinces septentrionales des Pays-Bas et sa Distribution des plantes bataves.

Tels sont les résultats produits par la création de la Société hollandaise de botanique. Imitons, Messieurs, cet exemple de nos voisins et anciens frères; imitons surtout les exemples de nos devanciers, des Dodoens, des Lobel et des Clusius, des Hermann, des Boerhaave et des Van Royen, des Roucel, des Lejeune et des Tinant. Le jour qui nous rassemble est de bon augure; il marquera dans les fastes de la botanique nationale. Tandis qu'assis au centre de dunes, au milieu des richesses de cette contrée aux plantes si curieuses, nous inaugurons les travaux de la Société de botanique de Belgique, dans le but de dilater le domaine de Flore, aujourd'hui, à cet instant même, on inaugure à Malines la statue du grand botaniste belge du seizième siècle, de l'immortel Dodoens. Entendez-vous le son lointain des cloches argentées; entendez-vous le canon retentir et mille voix répéter le nom du père de la botanique? Unissons aussi nos voix pour célébrer ce grand jour et

---

(1) Gevers-Deynots, *Flora van Utrecht.*

(2) Rondam, *Flora Campensis.*

(3) *Flora van Nijmegen;* in-8°. Nymegen, 1848.

(4) W.-H. de Vriese, *Plantenkunde*, etc. Leyde, 1835 et suiv.

(5) *Ibid., Tuinbouw Flora.*

(6) Miquiel, *De Nord-Nederlandsche vergiftige Gewassen;* in-8°. Amsterdam, 1838.

acclamer le Linné du seizième siècle; mais surtout acclamons-le en proclamant son précepte : l'étude de la nature et l'observation, précepte qui a régénéré la science et qui doit être notre devise à tous et celle de notre Société.

ELODEA CANADENSIS Rich. — (*Anacharis Alsinastrum* Babingt.); par François Crepin.

Si la plante dont le nom précède était une espèce ordinaire, c'est-à-dire inoffensive, je dirais que j'ai le plaisir d'annoncer une nouvelle acquisition pour notre flore; mais il n'en est point ainsi, et c'est avec peine, au contraire, que je signale l'apparition dans nos eaux de cette funeste hydrocharidée.

L'*Elodea canadensis* paraît avoir été remarqué pour la première fois en Europe, vers 1836, par un jardinier du nom de John New, dans une pièce d'eau à Warringtown (Irlande), où des plantes exotiques étaient cultivées. Plus tard, en 1846, M. Johnston le découvrit dans un étang à Dunse Castle (Berwickshire) en Écosse. Celui-ci et M. Babington ne peuvent s'imaginer comment il peut s'être implanté dans cette mare, qui est située au milieu de montagnes assez élevées. De là il est descendu des hauteurs dans une rivière nommée le *Whiteadder*, qu'il remplit maintenant, et a gagné peu à peu la Tweed. Depuis lors, il a été constaté sur un grand nombre de points en Angleterre et en Irlande, où sa dispersion a été facilitée très-probablement par les bois flottés.

Sa rapide introduction et son abondance dans ce pays devaient faire craindre qu'il ne parvînt bientôt sur le con-